

II/ Deuxième partie : Anne approfondit sa vision de l'Église, par une réflexion centrée sur le rôle des laïcs.

1) Pour l'amour de Dieu .

Elle évoque d'abord sa belle rencontre avec le Christ comme racine de sa parole. Vers la trentaine, remettant en question des choix de vie, son fils entrant en CP et au catéchisme, elle se demande quel serait l'essentiel à lui proposer? La foi ! La sienne n'existant pas, elle s'appuie sur la solide foi familiale d'une tante dominicaine morte en Guyane à 25 ans, d'un oncle capucin prêtre-ouvrier, d'un père dont la vision était, à son regret, assez doloriste et utilitariste.

Aimer et être aimé. Dieu se fait connaître dans le concret de la vie. « J'étais aimée, envers et contre tout, au-delà des carences de ma vie, des obstacles, des doutes. Si j'étais aimée, tous les autres l'étaient aussi ! ». Comme en témoigne la Bible, c'est une rencontre interpersonnelle, une révélation libérante et vaste.

Elle voit le monde par une bienveillance fondamentale et féconde, sans être aveuglée d'angélisme.

« «Pour l'amour de Dieu», quel beau titre de livre pour dire «l'amour que Dieu me porte et celui que je lui porte ! » Loin d'une construction intellectuelle, cet amour traverse le corps. Anne est reconnaissante de tout ce que lui a donné l'Église. Son incapacité actuelle à traiter ses problèmes de structure n'est pas une raison suffisante pour la quitter. Au contraire !

2) L'évêque d'un diocèse hors les murs .

Pour faire un évêque, il faut des catholiques. Où sont-ils quand 53,8% se disent catholiques sans adhérer au message officiel de l'institution, qui semble ne s'adresser qu'aux 1,8% de pratiquants ? L'Église du Christ ne serait-elle pas davantage hors les murs que dans les murs ? Pourquoi ? D'une part, des raisons de forme : look vieillot, lente adaptation aux moyens de communications, églises froides et fréquentées par les séniors, parole rabâchée qui lasse. D'autre part, des raisons de fond liées à une théologie complexe et des mythes peu compris de nos générations, tournées vers la sauvegarde de la planète. Quant aux abus sexuels envers des enfants, des femmes, quel pouvoir destructeur ! Concernant les questions de morale sexuelle et familiale, la rigidité de l'Église fait fuir. Mais, on l'admire quand elle prône une vision humanisante de la société, propose une liturgie empreinte de beauté, et surtout, quand elle se range aux côtés des plus pauvres, des malades, des opprimés. «L'évêque que je voudrais être devra écouter ceux qui se disent à la fois partis et catholiques. Tâche urgente, Bible en main, pour ouvrir un discours neuf sur la théologie et les mythes, au sein d'une équipe œuvrant sur les lieux de l'existence quotidienne des gens. Être aussi un esprit sain dans un corps sain. Rencontrer autrui, sans juger, en s'appuyant autant sur ses faiblesses que sur ses forces ». Et le serment d'obéissance au pape ? Anne le refuse, car non justifié par l'Évangile, et relevant de la volonté d'un pape d'être seul maître à bord. Pour elle, ce serment participe à la culture cléricale des abus ! Ainsi sont victimes du cléricalisme, les évêques et même le pape car « la Curie est une machine aveugle qui tourne toute seule selon des lois que personne ne comprend plus ». A chacun son courage !, ose-t-elle dire, cela ne l'empêchera pas d'aller plus avant dans son programme d'évêque laïc d'un diocèse hors les murs.

3) Prêtre ou rien du tout .

Invention géniale pour la qualité du service rendu, la prêtrise reste un sujet d'étonnements multiples.

* D'abord, cette fonction n'a rien à voir avec ce que voulait Jésus. Lui reprochant d'instrumentaliser Dieu, « Jésus s'est non seulement heurté à la caste des prêtres du Temple, à Jérusalem, mais il en est mort ».

A l'origine, dans le monde juif, les prêtres sont issus d'une tribu particulière, les lévites, et font partie du peuple, en grec *laos*, qui donnera *laïos*, le laïc. Au sein du peuple, des «Anciens» ou «presbytres» sont chargés de conduire les premières communautés chrétiennes. Nommés «évêque» par Paul (Ti 3 ;2-4), ce mot désignera l'évêque. Dans la première moitié du III^e siècle apparaît le mot «clercs» (ceux exerçant une fonction dans la communauté) opposé à celui de «laïcs», et on se met alors à parler de corps «sacerdotal» ou «sacré». Dans le NT, le mot «sacerdotal» désignait le peuple croyant. Au début du III^e siècle, on attribue la fonction sacerdotale de Jésus au «repas du Seigneur», acte central du culte chrétien. Ainsi le peuple «sacerdotal» en a perdu le titre, au bénéfice d'une partie du peuple, les clercs. La reconnaissance du christianisme en 313 obligea la jeune Église à organiser son institution de façon plus ferme. La sacralisation du prêtre dans l'institution actuelle, atteste d'un retour à une conception proche de l'AT où le prêtre était un intermédiaire sacré qui mettait en contact avec la source du sacré, Dieu. Le diaconat des femmes, au service des pauvres et de la communauté, est attesté dès le 1^{er} siècle dans les lettres de Paul ; la pratique s'est tarie entre la fin de l'Antiquité et la réforme grégorienne (XI^e s), à partir de laquelle, les charges fondamentales de l'Église, à savoir gouverner, sanctifier, enseigner ne furent confiées qu'aux ordonnés prêtres. Responsables de la vie et bonne santé de leur Église, «les laïcs devinrent des «mineurs»; dont les femmes, alors que certaines, les abbesses des grandes abbayes, dispensaient certains sacrements».

* Le 2^e étonnement est *l'extraordinaire adéquation de cette fonction avec les besoins du peuple*.

Dès le Moyen Âge, l'institution investit dans l'éducation de ses prêtres en leur apprenant à lire, à écrire, ne pas céder à la simonie. Le célibat leur fut imposé au XII^e s. Globalement, la grande confiance des fidèles en leurs prêtres ne s'est pas démentie. Leur «appel» était aux origines lié à un consensus populaire (*vocare*, donnant vocation) qui s'effaça, lorsque, suite au Concile de Trente (1542-1563), il devint le fruit d'un colloque intime avec Dieu. Invention de ce Concile, le séminaire permettait, à défaut d'un appel venu d'autrui, de passer au crible la justesse de la vocation. Ainsi homme de Dieu, bon, éduqué, autoritaire, donné aux autres, remettant sur le droit chemin par le sacrement du pardon, telle était l'image du prêtre, à qui on vouait une immense gratitude. Malgré la crise des abus, cette référence demeure dans les esprits. On préfère rendre le célibat optionnel plutôt que de confier des responsabilités importantes aux laïcs.

* Le 3^e étonnement est *la persistance de l'attachement à la figure du prêtre*, alors que le nombre d'ordinations ne cesse de baisser depuis 80 ans. Renforcé par la politique de Jean Paul II (1978-2005), le prêtre reste sans contestation le pilier de l'Église, au point que sous son pontificat des laïcs ont été écartés de leurs responsabilités pour être remplacés par des clercs déjà peu nombreux. Cet attachement est imprimé dans l'inconscient collectif tant catholique que social.

Etre prêtre ne signifie pas savoir gouverner. Combien de tensions et de blessures auraient pu être évitées dans les paroisses si les prêtres avaient été mieux préparés à coordonner les équipes de laïcs engagés !

La complexité du monde n'épargne pas l'Église. Les évêques devraient avoir une formation au moins équivalente à celle d'un préfet pour faire face aux nombreuses responsabilités juridiques, économiques, sociales, psychologiques, sens politique, ajoutées aux qualités spirituelles.

Le sacrement de l'Ordre a été conçu comme un don de Dieu que rien ne peut abolir sauf la privation de liberté du sujet. La crise des abus a fait surgir une défiance remplie d'inquiétude de la part des parents.

La structure institutionnelle cléricale fut touchée par les réactions des médias et de l'opinion publique.

Un séisme dans les esprits ! Quand le pape parle d'Église synodale, il désigne une Église-peuple de Dieu, à repenser en profondeur. C'est pourquoi la candidature d'Anne Soupa ne peut être que laïque, portant « la dénonciation de l'impasse dans laquelle le sacrement de l'Ordre s'est fourvoyé. »

4) *La maltraitance ecclésiale envers les laïcs .*

Dans les textes, le laïc n'est défini que négativement, d'où nombre de dysfonctionnements actuels.

Au sein du «peuple consacré», les prêtres du temple de Jérusalem étaient la classe dominante ayant la haute main sur l'interprétation de la Loi révélée au Sinaï, devenue la base de la vie sociale. Jésus a dénoncé leur culte des lèvres, la vanité des sacrifices imposés, un système oppressif basé sur des règles de pureté. En appelant les Douze, renvoyant aux douze tribus d'Israël, Jésus appelle l'ensemble du peuple. Aujourd'hui, les successeurs des Douze sont l'ensemble des clercs-laïcs, c'est-à-dire le peuple des baptisés.

Institué par Jésus, le baptême, signe de vie nouvelle par la participation à sa mort et à sa Résurrection, est devenu le sacrement nécessaire et suffisant de l'authentification chrétienne. Prêtres, prophètes et rois par leur baptême, les laïcs ont en charge l'évangélisation du monde, surtout par leur conduite morale.

Vatican II (1962-1965) a revitalisé la notion d'Église peuple de Dieu. Encourageant la formation et la prise de responsabilité des laïcs à l'intérieur de l'Église, le concile a changé le sens du mot «laïc». On distingue deux groupes de baptisés : ceux qui sont engagés dans l'institution et ceux qui ne le sont pas, *distinguo* accentué par Jean-Paul II pour qui « les laïcs est l'ensemble des chrétiens qui ne sont pas membres de l'ordre sacré et de l'état religieux reconnu par l'Église. » Cette définition par la négative souligne le fonctionnement de l'institution à contrario de la proposition évangélique et pointe, à l'égard de l'ensemble des laïcs, l'origine d'une maltraitance peu perçue par des laïcs devenus cléricaux.

Néanmoins, selon le canon 230, « là où les nécessités de l'Église le conseillent, et à défaut de ministres sacrés, des laïcs peuvent, même sans être lecteurs ou acolytes, remplir en suppléance telle ou telle de leurs fonctions : ministère de la parole, présidence des prières liturgiques, administration du Baptême, distribution de la Sainte Communion ». Les Laïcs sont des suppléants-bouche-trous. Rappelons aussi que, selon les diocèses, les contenus des « lettres de mission » données aux laïcs, hommes ou femmes, diffèrent beaucoup. Hétérogénéité contribuant à rendre la silhouette du laïc encore plus floue.

Sont laïques (au sens canonique du terme), les religieuses, peu associées dans les décisions et prises de parole. «Les laïcs doivent aujourd'hui prendre conscience qu'ils se sont rendus dépendants d'une institution qui, maîtresse d'un Code de droit canon rédigé par des clercs pour des clercs, se fait juge et partie.

Ce système hiérarchique basé sur la sélection, donc sur l'exclusion, porte en lui sa perte, car il humilie, révolte ou fait fuir. Mais jamais il ne fait la communion, pourtant tant vantée et tant espérée.

5) *Un évêque laïc .*

« Mon choix pour le laïcat est profond. Il y a un pas de côté à opérer par rapport au ministère ordonné ». Anne choisit d'être « un évêque qui ne souhaite prononcer aucun vœu, entend demeurer dans son état de vie habituel, celui de laïc, membre ordinaire du peuple de Dieu. »

Vers les années 100, presbytres et évêques sont encore confondus. Quelques années plus tard, Ignace, de grande aura, évêque d'Antioche en Syrie, 3^e ville de l'Empire avec 500 000 habitants, assumait la double responsabilité de la rectitude doctrinale et de la gouvernance d'une importante communauté. Il fut un modèle d'évêque entièrement voué à la parole de Dieu, au risque du martyre. Puis vers 250, se définit la figure du prêtre, homme des sacrements, chargé de conduire le fidèle à Dieu. Mais, en chargeant l'évêque des sacrements et en particulier celui de l'eucharistie, l'Église demande à celui-ci de maintenir la cohésion des prêtres en un même ensemble territorial.

La plus importante fonction de l'évêque restant *l'annonce de l'Évangile*, ce qui fut confirmé à Vatican II, Anne estime non choquante, car conforme aux origines, sa candidature laïque à la charge épiscopale, dédiée en priorité à l'annonce évangélique et détachée de la charge des sacrements. Dans notre société sécularisée, il importe d'accompagner les balbutiements d'une spiritualité inédite, qui n'a pas grand-chose à voir avec la piété. Cette spiritualité, difficile à comprendre dans l'entre-soi des milieux cléricaux, est vive au sein de vies affective, familiale, professionnelle, traversées par de multiples engagements. Ceci précise un peu le rôle de l'évêque : il est chargé de donner aux fidèles de son diocèse tous les éclairages et tous les outils dont ils ont besoin. Notre temps plaide pour l'expérience plutôt que pour le dogme, ainsi nous évitons les répétitions d'un Crédo non compris.

« Vous êtes le corps du Christ » dit Paul aux Corinthiens. Aujourd'hui, sans réel partage, le sacrement se trouve livré à la dévotion affective, voire au risque de la magie. L'hostie, « signe » de la présence réelle du Christ, est devenue « Jésus hostie », une fin en soi. Le Corps du Christ, ou peuple de Dieu, est aujourd'hui chosifié et amputé de la dilatation sans limites que la théologie lui reconnaît. De plus, en priver certains tels les divorcés remariés, revient à les soustraire de l'Église. Lourdes sont les conséquences et les dérives. Dès lors, bien des catholiques préfèrent rencontrer Jésus ailleurs, dans le partage et la main tendue. Peut-on sauver les sacrements ? Comment un évêque laïc, dépourvu de pouvoir sacramentel, peut-il contribuer à remanier en profondeur leur usage ? Écouter et réfléchir avec d'autres, prêtres et laïcs, aux propositions qu'il pourrait faire sur ce sujet. C'est le lien avec l'existence qu'il faut exprimer dans un sacrement. page 7

6) Parler d'amour en temps d'abus .

Depuis les scandales des abus sexuels, tous les catholiques sont touchés. Un évêque laïc portera aussi le poids de ces fautes, et affrontera de lourdes et difficiles questions à la fois théologiques et éthiques.

Se préoccuper des prêtres ou des victimes ? Il est important de disculper l'ensemble des prêtres des fautes d'un tout petit nombre d'entre eux. Mais ce sont les victimes qu'il faut d'abord entendre (environ 4000 entre 1950 et aujourd'hui) pour aborder la question du dommage psychique et spirituel.

A Lyon, l'association « la Parole libérée » s'est portée partie civile contre le père Preynat (aumônier scout) et le cardinal Barbarin. Beaucoup de victimes ont décidé de quitter l'Église. Même si la question de l'indemnisation financière reste ouverte et conflictuelle, c'est surtout la vérité que les victimes mettent en avant comme condition d'une contrition authentique. Que faire avec les victimes pour assainir l'avenir ?

Il faudrait créer des associations de prévention des abus, des lieux fraternels d'écoute et d'échange.

Mais comment des prêtres ont pu commettre ces fautes ? Le sacrement de l'Ordre n'évite pas les assauts du mal ! Protégée par Jean-Paul II, la Légion du Christ, ordre fournissant un grand nombre de prêtres à Rome, n'en fut pas exempte. Quel pouvoir attribuer à ce sacrement ? Pointe le doute sur l'action de Dieu.

Le sacrement de l'Ordre est le seul des sept à bénéficier du sceau divin (canon 1008), d'où l'extrême réticence à « relever un prêtre de ses engagements sacerdotaux » ou réduction à

l'état laïc. Si l'institution, accepte-avec retard-de prendre des sanctions, il demeure prêtre pour toujours, sauf si privation de sa liberté.

Une «clarification canonique» fait trembler le monde clérical, car c'est le début d'une longue remise en question dont le terme serait la sécularisation du sacrement, confié alors au discernement des hommes. Anne constate une double tromperie : celle du prêtre compromis avec le diable, celle de l'institution coupable, par sa puissance temporelle, du péché théologique d'instrumentaliser Dieu à son profit.

La sacralité protège. Cette institution juge et partie s'est laissé griser par le pouvoir qu'elle s'est attribué. Ainsi en est-il de celui du mariage où la dérive est nette et a fait souffrir quantité de couples. On ne peut divorcer, dit l'institution, parce que le mariage représente l'union du Christ et de l'Église. L'union de Dieu à son peuple de l'AT est prolongée par Paul au couple homme-femme. Distorsion et aveuglement propices à l'absolutisme du rejet des divorcés remariés, de la souffrance des divorcés et de leur entourage. Il est urgent de développer une véritable formation psychologique à tous les niveaux, ne serait-ce que pour évoquer la chasteté. Quand on prône un amour universel, il importe de bien définir sa nature et ses modalités. Il est temps de purger ces dérives, inévitables avec l'usure du temps. Il est urgent de revoir aussi le discours ecclésial sur la sexualité, cantonnée aux actes sexuels et à la reproduction.

Les laïcs peuvent ouvrir ce chantier et obtenir que leurs conclusions passent dans les faits.

7) La Bible, livre de vie .

Parole cléricale qui ne rejoint plus, sacrements délaissés, que reste-t-il pour soutenir la foi ? La Bible ! Grâce aux découvertes archéologiques et exégèses, les informations précisant les contextes et rédactions constituent les pièces d'un puzzle à composer pour lire la Bible avec les yeux de notre temps. Quitte à mettre du jeu dans nos certitudes. Pendant douze ans, animatrice et rédactrice en chef de *Biblia*, mensuel de lecture de la Bible qui a commenté les 73 livres des deux Testaments, au sein d'une solide équipe, Anne se souvient de son coup de foudre pour l'Écriture datant de ses études de théologie à Lyon.

La Bible ne fait pas la morale, elle raconte. Par l'AT, contempler la vie du peuple hébreu lui a permis de comprendre la sienne. Elle découvre que Dieu, au moment où il promettait un héritier, changeait le nom des personnes, tels Abraham et Sara, la libérant d'une tutelle maritale et d'une stérilité honteuse. Elle voyait Eve et son « enfant acquis de par Yahvé », Rebecca et Jacob, son fils préféré au détriment du jumeau Ésaü, d'où bien des querelles suivies d'une réconciliation. La piété peut conduire à des fautes. Mais Dieu n'est pas un dieu brutal, aveugle, vengeur, qui empêche de vivre. Dieu travaille, certes, mais pas sans que l'être humain descende en ses propres profondeurs. Dieu aime son peuple, ne lui demandant pas la perfection, mais la sainteté pour devenir à son image. La Bible constate, ne culpabilise pas.

Récit de libération, l'Exode est le plus prodigieux itinéraire spirituel, offrant une éblouissante polysémie d'images. «Les eaux de la matrice originelle dont il faut se défaire, non pas une mais quantité de fois, pour devenir adulte et libre. Celles de toute épreuve dans laquelle on risque de se noyer, en «étouffant», c-à-d en perdant le souffle qui fait vivre. Le peuple va devoir se libérer de sa servitude, de sa peur et faire l'apprentissage de la confiance en Moïse. Le désert, lieu de la rencontre avec Dieu, mais aussi lieu de l'épreuve : la faim, la tentation idolâtrique, la mise à l'épreuve de Dieu. Au Sinaï, Dieu, Père de tous dans le secret, donne la Loi, qui permet de vivre ensemble. Ne vivant pas seulement de pain, l'être humain est un être libéré pour «aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son pouvoir».

«Que cherchez-vous ?» demande Jésus aux deux premiers disciples. Toujours, Dieu est le sujet de la quête.

Ersatz de la quête biblique que notre propension moderne, très encouragée par les médias, à repousser les limites du corps, à en développer le potentiel, à se tourner vers l'invisible caché dans la nature.

Animant des groupes bibliques, en Israël et au Sinai, Anne confirme l'importance de la mise en commun d'une lecture biblique. C'est une grâce d'accepter le risque d'interprétations différentes. Les autres vous instruisent par leurs observations qui sont autant de découvertes que l'on peut faire siennes. C'est ainsi que le juif, jamais seul, travaille le Talmud. Mieux connue et lue qu'hier, la Bible, par l'implication de ses lecteurs de diverses cultures, est un livre de vie. Son actualité prend une dimension intemporelle, presque infinie. Les clés de lecture sont alors essentielles pour éviter les contresens.

Ce qu'il ne faut pas attendre de la Bible :

A une chronologie scrupuleuse des faits, les scribes préfèrent le récit comme lieu majeur de l'édification de soi et du peuple sous le regard de Dieu. Il importe de faire un travail de distinction entre l'évènement et sa rédaction, parfois distantes de plusieurs siècles. Ainsi, destinée à faire d'Abraham l'ancêtre du peuple, son histoire a été écrite au retour de l'exil à Babylone, vers 400 avant JC. Distance aussi entre la vie de Moïse, père fondateur du judaïsme, et l'écriture des évènements. La Bible est une bibliothèque de livres, chapitres, et versets. Leurs cumulations et ajouts ainsi que la variété des genres littéraires ouvrent à l'intelligence de la foi et à la quête historique. Au III^e siècle avant JC, la Bible grecque, dite «des Septante», traduite de l'hébreu, fut la Bible de référence des évangélistes. Au IV^e siècle, la Vulgate, texte canonique, devint la version officielle de l'Église. Le constat de ces versions partielles nous invite, pour en dépasser le désarroi, à accepter la pluralité des sources, donc à assouplir notre esprit, condition d'une liberté d'interprétation loin de tout immobilisme. La visée biblique n'est pas historienne. Elle est d'édifier le croyant, par le (mé)tissage entre réalité et virtualité, entre évènements et visions-poésies-mythes. Au-delà de l'archéologie et de la critique textuelle, la Bible est Parole de Dieu. Elle est aussi parole d'hommes qui font parler Dieu, d'où l'importance d'en rechercher l'esprit plus que la lettre en tenant compte de l'évolution des contextes culturels. L'amour de Dieu prend corps dans les actes. Comme dit l'ange au pied du tombeau, ne cherchez pas la preuve de l'amour dans le passé, mais allez dans vos Galilées, c.-à-d. dans vos vies actuelles, pour la trouver. Le croyant est toujours renvoyé à son corps, à son esprit, à son expérience. Tout croyant prolonge l'histoire d'Israël, de manière symbolique, mais aussi organiquement. L'histoire du peuple juif, vécue et offerte dans un récit, est donc une matrice. *Comme une mère, la Bible nous enfante.* Sous une forme imagée et narrative, ce genre littéraire typique d'Israël pose des vérités universelles, donc durables. Dire que Dieu aime, telle est la tâche centrale de l'évêque, qui doit mettre en place bien plus de groupes bibliques qu'il n'y en a actuellement. Lecture de la Bible et accompagnement spirituel doivent devenir sa priorité majeure, car la société en quête de sens demande vivement à être aidée.

8) Laisser les femmes des Évangiles parler de Résurrection .

La Résurrection, Marc en propose deux versions. Dans la première, les femmes, à la parole de l'ange qui leur annonce que le Crucifié est ressuscité, s'enfuient. Elles ont peur et ne disent rien à personne. Dans la seconde, Marie de Magdala, va annoncer aux disciples : «Il vit et je l'ai vu.» mais personne ne la croit. Comment dire la Résurrection ? Anne avoue son trouble. La difficulté lui semble que, n'ayant pas expérimenté ou pas assez, ces femmes ne peuvent inviter à expérimenter. Quelque chose « ne passe pas ». Preuve que la Résurrection, sans expérience, ne peut se dire. Mais le dire reste difficile.

Tous ces mots pour dire Jésus ressuscité. Annoncer la Bonne Nouvelle de la Résurrection n'a pas un contenu fixe ni immuable. Cela dépend des interlocuteurs, des temps et des lieux... Pour l'évêque, qui doit être totalement investi dans cette tâche, cela signifie qu'il a droit à ses mots, à ses moments, à ses pentes, en partant d'une expérience vécue. L'essentiel est que «quelque chose se passe». La Bonne Nouvelle, c'est vivre ce capital de bonheur, fait d'espérance, d'amour et de confiance qu'offre la Résurrection.

Mais qu'est-ce qui ressuscite ? Le corps? L'âme? La Résurrection est le champ de Dieu qu'il faudrait préserver de la marque de nos pas. *Aimer, c'est déjà ressusciter.* L'expérience de la

Résurrection ne peut être dissociée de tout parcours à la suite de Jésus. Cette fidélité leur a permis d'être des témoins. C'est elle qui apporte sa force à leurs réponses. Les auteurs du NT livrent les clés pour vivre de la Résurrection. Il suffit de chercher tous les indices semés dans leurs propos et d'approfondir son regard.

Ils écartent aussi certaines fausses pistes. Pas question, pour eux, de comparer la Résurrection à une exploration de l'invisible, de ce qui est au-delà de la nature, ou de l'extraordinaire comme sauter du pinacle du Temple, tentation à laquelle Jésus a résisté, ni de croire que les cadavres reprendront chair, ce qu'ils ne disent jamais. Mais ils affirment sans détour que la vie éternelle, la vie de ressuscité est de croire en l'indestructibilité de l'amour. Le mystère Pascal englobe la Passion et la Résurrection, jamais l'une sans l'autre. La résurrection, c'est d'aimer, comme en témoigne la vie de Jésus.

Le geste de «Marie de l'onction», lié à l'amour éprouvé, accomplissant sur un vivant celui réservé aux morts, n'annonce-t-il pas la Résurrection ?

Pour Anne, peu de prêtres et d'évêques s'appuient sur les figures féminines des Evangiles, présentées comme femmes de mauvaise vie ou, par leur discrétion et effacement, amputées d'une forte part d'elles-mêmes. On retrouve l'opposition propre aux sociétés patriarcales romaines entre une sphère publique réservée aux hommes, et une sphère privée attribuée aux femmes. Ce clivage est un appauvrissement, profondément infidèle à ce que l'on sait de la rédaction des Évangiles. Sa seule justification, tardive, est de préserver la masculinité du prêtre. En réalité, chaque croyant apprend de Marie un message central pour sa foi : il doit devenir celui qui accueille en lui le Seigneur.

Portrait d'Israël en jeune fille. Selon la typologie des prophètes, Dieu est en position masculine, le peuple en position féminine. On peut reconnaître en Jésus l'accomplissement des promesses jadis faites à Israël. Marie offre sa vie en modèle à tous, hommes et femmes, afin qu'ils puissent s'exposer eux-mêmes à vivre comme elle, dans l'accueil, la disponibilité, la quête de Dieu. Afin d'oser « enfanter le ressuscité ».

Le Magnificat de Marie, à la façon des prophètes, est une virulente louange remerciant Dieu d'avoir « renversé les potentats de leur trône et élevé les humbles ». Façon très claire de dire que Jésus sera du côté des humbles et des petits. Jésus instaurera une royauté subversive vis-à-vis des puissants de la terre. Pour la théologie de la libération, le Magnificat fut une grande source d'inspiration, faisant jaillir la conscience de la nécessité de l'engagement. On sait l'inévitable tension entre les institutions (gérant et prenant soin de l'existant) et les prophètes, volontiers subversifs. Clamant un Dieu de justice, Marie invite les croyants à manifester par leurs actes la bonté et la miséricorde de Dieu. Il n'y a pas d'annonce de l'Évangile si l'on ne tient son oreille ouverte à la voix des prophètes. L'évêque a aussi ce rôle à assumer.

9) Les sept chantiers d'un évêque . ou sept vœux pour un évêque libre de ses mouvements, qui écoute son désir, sa foi, les appels de ses frères et sœurs, ose entreprendre.

1) *Etre l'évêque d'une église qui dit oui*, qui accueille tous ceux qui frappent à sa porte, demandant des sacrements ou responsabilités dans leur Église. Nul ne connaît les frontières de l'Église, pourquoi les dessiner et se mettre à la place de Dieu ? Jésus n'a jamais exclu, même pour impureté rituelle ou autre infraction à la Loi de Moïse. Il n'a exclu ni les femmes, ni les publicains, ni les prostituées, ni les étrangers.

Aujourd'hui, l'exclusion est créée par «l'entre-soi», poches ou clans, formant un dedans et un dehors, par des frontières factices mais prégnantes. Se libérant de réflexes de chapelles, un évêque pourrait oser l'association des couples divorcés remariés aux équipes de préparation de mariage, par exemple.

2) *Créer des liens*, mot plus accessible que celui de communion, des «liens d'amour» disait le prophète Osée à propos de Dieu et son peuple, pour laisser le souffle de l'Esprit œuvrer au sein

de l'Église et du diocèse, et même hors du champ catholique, sans prosélytisme, sans entorse à la laïcité. Ayant écouté les attentes de la population, l'évêque peut être un faiseur de liens, aux plans politique, économique et social. Être un médiateur lors de certains conflits, valoriser des gestes de fraternité, suggérer aux paroisses d'offrir une aide soucieuse de la liberté et de la croissance humaine des personnes. Inventer un mode de présence.

3) *C'est l'évangile qui est féministe !* féminisme ni de supériorité des femmes, ni d'exclusion des hommes, car le christianisme est profondément égalitaire. Jésus ne voit que l'être humain.

4) *Moins faire l'ange...et davantage faire la bête.* L'incarnation du Fils de Dieu demande au chrétien de s'incarner et non de s'idéaliser. Être pleinement humain en retrouvant la marque juive du rapport à notre corps, par un meilleur dialogue avec les sciences humaines, sans passer par l'idéalisme grec qui pousse à se désinvestir de sa vie terrestre pour accéder au monde des idées. Vie ordinaire, sexualité, parentalité, travail, engagement sociétal ou politique, là où précisément l'on s'incarne, ne sont plus la réalité de la vie des clercs. Leur corps parfois mis à mal par les reliquats d'une ascèse restée spirituellement classique.

5) *Responsabiliser au lieu de culpabiliser.* Lorsque des prédications insistent sur le péché, sur le sacrifice du Christ, le rachat des fautes, vantent la règle et la morale : où se trouve la vie que Dieu veut en abondance ?

« La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant » dit Irénée. Vitale est la retenue dans le jugement envers autrui et soi-même ! En confiant des responsabilités, l'évêque peut s'agrèger des bonnes volontés, hier éloignées en raison des rapports hiérarchiques classiques.

6) *Préférer l'esprit à la lettre* Les ravages de la lettre sont partout : ritualisation extrême de la liturgie, formalisme dans les sacrements et enseignements, accentuation de la règle. En période d'insécurité, la lettre rassure, mais y recourir sans motif sérieux et sans pédagogie enferme et stérilise. « N'ayez pas peur », dit Jésus. Ainsi lieux de prières et de parole libre, célébrations, accueil inconditionnel, initiation à la Bible et à l'histoire de l'Église, propositions de formation théologique, permettraient à un évêque de transformer son diocèse en un lieu de vie.

7) *Enfin, toujours et partout bénir !* Célébrer la bienveillance de Dieu, vainqueur du mal. Le laïc étant l'état naturel du peuple de Dieu, c'est dans son état de laïc, que de tout son cœur, l'évêque doit célébrer la Résurrection dont l'annonce fut d'abord assumée par les femmes. Qu'en est-il de la participation des laïcs, hommes et femmes, aux décisions de l'ensemble de l'Église, qu'en est-il de l'élargissement du vivier de candidats à l'épiscopat si le sacrement de l'Ordre reste ce qu'il est, même conféré à des hommes mariés ?

Conclusion :

60 ans après Vatican II, les évêques ravaudent jusqu'à l'épuisement l'étoffe usée d'un système qui n'en peut plus. Mais on leur interdit de dire qu'il pourrait en être autrement.

Ma liberté, celle d'une laïque, m'aura permis de dire ce que les évêques ne peuvent plus dire. L'urgence n'est plus aux gestionnaires, elle est aux êtres de conviction, aux prophètes et aux rassembleurs.

Non réduite à l'institution, que l'Église écoute ce qui bouge aujourd'hui en son sein, le chantier d'une gouvernance appuyée sur les Douze, expression du peuple total et non petit club d'élus, excluant les femmes.

Optant fondamentalement pour le laïc, afin d'assumer des responsabilités au titre de son baptême, Anne Soupa inscrit sa candidature dans la ligne choisie par le pape François « pour une présence féminine plus incisive » dans l'Église (Vaticannews 2020-10), évoquée au début de son pontificat. Y-a-t-il désobéissance ?

Il y a toujours une obéissance derrière la désobéissance, une soumission à un ordre plus grand, plus impérieux, plus enthousiasmant. Oser dire « pour l'amour de Dieu », invite à méditer sur le « aller vers » ...

A qui obéit-on quand on désobéit ?

Une question laissée en suspens parce qu'il importe qu'elle reste une question.